

— Oh non, conclut de Sambry. Creusons la fosse ici même.

Mwama courut chercher des pelles et le lugubre travail commença.

Au bout de peu de temps, une tombe convenable fut prête, et, à l'aide de quelques porteurs, on y laissa glisser le cadavre.

On recouvrit le tout de terre ferme, et un œil non prévenu n'aurait plus su deviner qu'un homme dormait sous cette couche gazonnée.

— Voilà notre œuvre humanitaire achevée, dit le chef.

— Au moins ne dira-t-on pas que nous n'enterrons point nos ennemis tués, remarqua laconiquement Criquet.

— C'est beaucoup trop d'honneur, fit sir William.

— Pourquoi? demanda de Sambry.

— Des gens de cette trempe ne méritent pas la sépulture.

De Sambry le regarda sévèrement.

— Vous oubliez, sir William, qu'un homme est un homme, et que devant la mort toute vengeance doit s'effacer, dit-il.

— Au fait, cela m'est égal, répondit l'Anglais.

— Nous avons fait preuve de grandeur d'âme, et c'est tout.

Comme la nuit avait encore un bon bout à courir, on se remit au lit, et l'on s'efforça de se rendormir, tant bien que mal, après avoir réintégré les colis délaissés par les voleurs.

Mwama s'en retourna à son poste d'observation, et tout retomba insensiblement dans le silence primitif.

XXXV

MINES D'OR ET PÉPITES

A peine les explorateurs avaient-ils rouvert les yeux, qu'on leur annonça l'émissaire du monarque.

Un homme entra dans la tente commune, porteur d'une magnifique chèvre envoyée par le roi.

On accepta avec empressement, et on remit à l'esclave quelques cadeaux insignifiants, pour son maître.

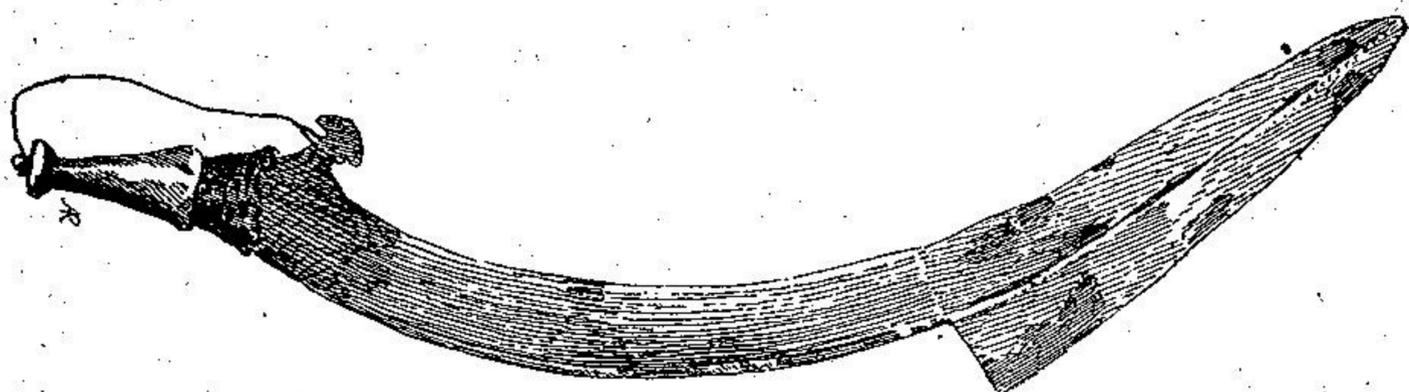
Les explorateurs déjeunèrent joyeusement.

— C'est étrange comme les cartes peuvent tourner, dit de Sambry.

— Comment? demanda Harris.

— Hier nous étions reçus par des indigènes bourrus; aujourd'hui ces mêmes gens nous envoient des présents.

- Au fait c'est drôle.
- Et encore n'est-ce pas fini, intervint sir William.
- Qu'entendez-vous par-là? interrogea le chef.
- Vous convenez que c'est l'admiration pour nous, qui est cause de ce changement de spectacle, n'est-ce pas?
- Parfaitement.
- Eh bien, je veux accentuer encore cette admiration.
- Eh que ferez-vous?
- J'ai mon idée.
- Peut-on la connaître?
- Pourquoi pas? Vous n'ignorez pas que je possède des notions de dessin assez étendues. Je vais faire les portraits des indigènes.
- A l'huile? demanda Criquet.
- Sir William haussa les épaules.
- Il me semble qu'il sera suffisant de les faire au crayon, riposta-t-il.



LE COUTEAU DU SACRIFICATEUR. (P. 438.)

On applaudit vivement à cette initiative, qui ne pouvait que faire gagner d'autorité les explorateurs dans l'esprit des naturels.

— C'est fort bien, fit de Sambry. Pendant que vous esquisserez les jolies têtes des indigènes, nous réglerons nos comptes avec les payeurs, car vous n'aurez pas oublié qu'une partie de nos rameurs n'ont engagé leurs canots que jusqu'aux Stanley-Falls.

La chose fut donc convenue.

De Sambry et les camarades s'occupèrent de la dite partie du programme, et après avoir payé les payeurs qui se trouvaient dans ces conditions, ils les congédièrent.

Entretiens sir William s'était fait apporter une table et l'avait fait placer un peu à l'écart, sous un palmier.

Sans doute pour se donner un air plus important, il avait mis un fez d'un rouge écarlate, trouvé dans ses bagages, et il s'installa bravement, le nez sur ses papiers.

Il se mit à crayonner gravement.

Les indigènes, accourus de toutes parts, ne comprirent d'abord rien aux manœuvres de l'Anglais, mais lorsque celui-ci leur eut montré un carré de papier reproduisant fidèlement les traits de l'un d'eux, leur stupéfaction monta à son comble.

Ils se prirent à gesticuler et à pousser des cris manifestes d'admiration.

Le dessin passa de main en main, accueilli par des acclamations gutturales qui étaient évidemment l'expression d'un enthousiasme illimité.

En quelques minutes le public de sir William s'accrût avec une rapidité inouïe, les uns s'asseyant raidement en face de lui, pour se faire reproduire ; d'autres animés d'une espèce de fascination craintive ; d'autres encore se plaçant derrière le dessinateur pour suivre, d'un œil ravi, les évolutions de son crayon magique.

Sir William ne put s'empêcher de sourire à la naïveté des indigènes.

— Quel succès, mes amis, quel succès ! murmura-t-il en lui-même.

Et il dessinait avec une ardeur telle qu'il en oubliait jusqu'à l'endroit où il se trouvait.

Chaque fois un portrait achevé, l'Anglais le passa à ses modèles, et chaque fois ce fut un concert de cris d'admiration et d'extase.

Après deux heures de ce travail artistique, sir William avait à peu près portraicturé tout le monde et jugea à propos de terminer sa séance, pour s'en retourner au campement.

Il raconta les ovations splendides que les natifs lui avaient faites, l'admiration qu'il avait fait naître, la joie qu'il avait causée.

— Si après cela et le coup de feu de cette nuit, les indigènes ne sont pas encore contents, il faut avouer qu'ils sont difficiles, dit l'Anglais.

— Je crois, pour ma part, que votre distribution de portraits contribuera énormément à nous imposer ici, remarqua de Sambry.

— C'est dans ce seul but que je l'ai fait.

— Vous risquez qu'on vous demande l'échange du sang, dit Criquet à sir William.

— Grand merci ! s'écria celui-ci avec effroi.

Mais déjà Criquet pensait à autre chose.

— Et les mines d'or? interrogea-t-il.

— Nous y allons, répondit sir William.

— On dirait que vous êtes certain de les trouver, ria de Sambry.

— Certain n'est pas le mot, mais enfin....

— Je vous le souhaite, au demeurant.

— Et nous partagerons le butin.

Cependant sir William et Criquet prenaient la chose tout-à-fait au sérieux, et, laissant les autres compagnons vaquer à leurs occupations quotidiennes, ils se prirent à combiner leurs plans de découverte.

— D'abord nous irons du côté des rochers, dit sir William. Nous prendrons nos fusils, et, sous prétexte de chasser, nous parcourrons la contrée jusque dans ses moindres plis.

— Très bien, approuva Criquet.

— En passant, nous nous renseignerons chez les naturels dont nous rencontrerons les demeures; et, par des questions, habilement posées, nous tâcherons d'obtenir des indications tant soit peu précises.

— La difficulté est de se faire comprendre.

— Comment, de se faire comprendre?

— Ni vous ni moi, nous ne parlons l'idiome en usage ici.

— Vous comptez sans Mwama.

— Ah, Mwama nous accompagne?

— Sans doute; il nous est indispensable.

— Dans ce cas, tout est pour le mieux.

— Partons!

On appela le serviteur, on se jeta le fusil sur l'épaule et l'on marcha, d'un pas alerte, vers la partie rocheuse de l'île.

Partout sur le passage des trois explorateurs, les natifs s'inclinèrent respectueusement devant William Darly, qui leur rendait, du reste, largement la politesse.

— L'effet des portraits, dit-il.

— Ce que c'est que des gens naïfs! répondit Criquet.

— Ils se laissent prendre plus aisément que les malins.

— Le tout est de connaître le truc.

— Il me semble que j'y ai réussi pleinement.

Insensiblement les chercheurs d'or avaient laissé derrière eux le village, et se trouvaient en pleine campagne.

Ici la perplexité devint assez grande, en ce sens qu'on ne savait pas de quel côté se tourner pour arriver le plus promptement au but.

Il est vrai qu'on avait décidé de commencer par les rochers, mais ce qu'on ignorait alors c'était que l'île était couverte presque entièrement de masses rocheuses, ce qui rendait le choix peu facile.

Les explorateurs en furent passablement abasourdis, et se regardèrent l'un l'autre, avec une visible hésitation.

— Nous voilà bien livrés ! fit Criquet.

— En vérité, c'est contrariant, répondit sir William.

— Je propose d'aller à droite.

— Et moi, à gauche.

— Pourquoi à gauche ?

— Pourquoi à droite ?

Décidément les affaires s'embrouillaient.

Sans raison plausible, aucun des deux ne voulut démordre de sa proposition, si bien qu'on ne se trouvait pas même avancé d'un pas.

Mwama intervint.

— Si mes maîtres ne se mettent pas d'accord, il sera impossible d'aboutir, fit-il avec un léger sourire.

— Je tiens pour la gauche, affirma sir William.

— Je soutiens la droite, appuya Criquet.

— Et toi, Mwama ? demanda l'Anglais.

Le nègre répondit sans sourciller :

— Il vaudrait mieux prendre droit devant nous, vers les cours d'eau intérieurs.

Pour le coup, c'était renversant.

Les deux Européens poussèrent de hauts cris et protestèrent, avec un ensemble parfait, contre cette nouvelle proposition.

Ce qui ne les empêcha pas d'en rester au même point.

Soudain Criquet se frappa le front.

— J'ai trouvé ! exclama-t-il.

— Quoi ? De l'or ! demanda sir William.

— Non pas ! Le moyen d'en sortir.

— Ah !

— Faisons la courte-paille, répondit le Bruxellois, avec un flegme imperturbable.

L'Anglais éclata d'une longue hilarité, mais, enfin de compte, il dut avouer que c'était le seul parti qu'il leur restait à prendre en l'occurrence.

— Soit ! fit-il.

Criquet s'empressa de cueillir trois brins d'herbe, d'inégale lon-

gueur et les cachant dans sa main, de façon à ne laisser sortir que les trois bouts placés à la même hauteur, il les présenta à sir William.

— A vous l'honneur, dit-il.

L'Anglais amena le plus court brindillon, non sans agrémenter sa malchance d'une exclamation saugrenue.

Le tour étant à Mwama, celui-ci tira la plus longue tige, laissant à Criquet celle de taille moyenne.

Le Bruxellois n'était pas content non plus, mais le sort ayant parlé, il fallait bien se soumettre.

Il fut donc convenu qu'on marcherait vers les cours d'eau.

— Je crois que mes maîtres n'auront pas lieu de s'en repentir, dit le serviteur.

— Je te garantis qu'il n'y a pas d'or là-bas, grommela sir William. Le nègre sourit malicieusement.

— Mon maître pourrait se tromper, conclut-il.

Cependant ces tergiversations avaient fait perdre au trio un temps précieux, et midi venait de passer.

On se hâta donc de continuer la route.

Il faisait une chaleur étouffante, mais les explorateurs, tout à la pensée de leur précieuse recherche, ne sentirent pas l'ardeur des rayons du soleil.

Le chemin était assez difficile, parsemé qu'il était de morceaux de roc, entremêlés de verdure.

On se heurtait les pieds contre ces obstacles nombreux et plus d'une fois l'un ou l'autre trébuchait.

Néanmoins, chassés par une attente fébrile, on avançait relativement bien, et après une marche de deux heures, on se trouva dans une plaine verdoyante, toute couverte de petits arbres et limitée par des montagnes rocheuses de peu d'élévation.

Deux ou trois ruisseaux fort larges, au courant rapide et clair, serpentaient à travers la verdure, roulant leurs eaux sur un fond de sable fin.

— Est-ce ici la terre promise ? demanda Criquet.

— Je ne sais, maître, répondit Mwama, mais voilà une hutte où nous pourrons, sans doute, nous procurer quelques renseignements.

En même temps l'indigène désigna une modeste demeure, construite en paille et perdue au milieu des herbes et des broussailles.

— Le gardien des trésors ! ricana Criquet.

— Qui sait ! murmura sir William.

Mwama mit un doigt sur ses grosses lèvres, afin d'inviter ses amis à la plus grande circonspection.

— Oui, oui, soyons prudents ! fit sir Darly.

— Un questionnaire serré, rien de plus, ajouta Criquet.

— Entrons, conclut l'autre.

On se dirigea donc vers la rustique habitation, dans laquelle on pénétra sans que quelqu'un se fût montré.

— Serait-elle inhabitée ? demanda Criquet.

— Elle en a tout l'air, riposta sir William.

— Nous allons voir, maître, fit le serviteur.

Dès l'abord on ne vit absolument rien à l'intérieur de la hutte.

Il y régnait une obscurité qui ne permettait pas de distinguer les objets, et ce parce qu'aucune fenêtre n'y donnait accès à la lumière du jour.

Les explorateurs tâtonnèrent autour d'eux pour se reconnaître, et au même instant le bruit d'une toux sèche s'éleva du fond de la demeure.

— Ah, ah, il y a du monde ! dit sir William.

— Attendez ! je vais faire flamber une allumette, fit Criquet, en fouillant dans ses poches.

Mwama lui retint le bras.

— Ne faites pas cela, maître, dit-il à voix basse. Vous effrayeriez les gens.

— Mais enfin, nous allons nous casser le cou, ici.

— Dans quelques instants nous allons y voir plus clair, maître. Patientez un peu.

On attendit sans bouger davantage.

Insensiblement les yeux s'habituaient aux ténèbres, les objets se dessinèrent plus distinctement, et bientôt on put se rendre compte, exactement comme en pleine lumière, du contenu de la hutte.

Alors les chercheurs d'or remarquèrent un vieux bonhomme de nègre, assis sur un tabouret, et qui charmait ses loisirs en nettoyant un immense couteau reluisant, terminé en pointe d'ancre.

Instinctivement Mwama eut un mouvement d'horreur.

— Le couteau de sacrificateur ! exclama-t-il d'une voix étouffée.

Les deux Européens, sans comprendre au juste de quoi il s'agissait virent bien que cet instrument formidable était destiné à autre chose.

qu'à des manipulations culinaires, et ils en suivirent curieusement, du regard; les formes originales.

— Jolie connaissance! grommela Criquet.

— Auriez-vous peur, par hasard? demanda sir William.

— Jamais, mais enfin, c'est drôle.

A la hâte, Mwama expliqua à ses maîtres qu'on se trouvait dans le repaire du sorcier local qui, probablement en perspective d'une hécatombe prochaine, aiguisait son arme sacrée; qu'au surplus la qualité officielle de ce natif n'avait rien d'effrayant; qu'au contraire les sorciers se laissaient aisément séduire par le lucre, et qu'il suffirait probablement de quelque cadeau de minime importance pour faire jaser le gaillard.

D'un mouvement commun les Européens se frappèrent le front.

— Tonnerre de tonnerre! Nous n'avons pas songé à nous munir de présents! exclamèrent-ils.

— Qu'à cela ne tienne, maître, répondit Mwama. J'y ai pensé, moi.

— Vraiment?

— J'ai sur moi trois miroirs que notre chef m'a donnés ce matin, pour être employés à la réussite de nos recherches. Les voici.

— A la bonne heure! fit sir William en fourrant les miroirs au fond de sa veste.

Cependant le vieux sorcier avait cessé son travail de nettoyage et fixait les explorateurs d'un œil d'interrogation.

Mwama lui expliqua que ses maîtres et lui étaient en chasse dans cet endroit de l'île, et que, rencontrant cette demeure, ils y étaient entrés pour fraterniser avec les habitants.

Il ajouta qu'ils avaient été très agréablement surpris de voir que cette hutte servait précisément de refuge au féticheur, un des hommes les plus dignes de la tribu.

Le vieillard paraissait accepter de bon cœur le compliment.

A son tour il protesta de ses sentiments amicaux pour les hommes blancs en général, et pour les explorateurs en particulier, étant donné qu'il connaissait déjà leurs prouesses comme portraitistes et comme exterminateurs des rôdeurs de nuit.

L'entretien débuta donc à merveille, et sir William eut soin d'en alimenter la bonne marche, en offrant au féticheur les trois miroirs apportés par Mwama.

Dès lors l'union fut scellée pour tout de bon.

Le vieux nègre était ravi et les explorateurs ne l'étaient pas moins.

La conversation alla donc bon train, ingénieusement amenée sur le chapitre des mines et des pépites d'or.

Au commencement le sorcier fit le sourd, ce qui tendait à faire supposer qu'il y avait tout intérêt et qu'il en savait bien long quant aux trésors cachés dans le sol ou dans les cours d'eau.

Mais insensiblement il se départait de sa réserve, amené à cette disposition d'esprit par la soi-disant indifférence témoignée par ses nouveaux amis.

A un moment donné, le nègre tira de dessous un tas de nattes qui gisaient dans un coin, un grand minerai, qu'il mit sous les yeux des visiteurs.

En contemplant cette pierre, Criquet faillit perdre la raison.

Tout ce qu'il y vit était de l'or, en gros morceaux, compact, aux reflets roussâtres.

Il dû se faire bien des efforts pour ne pas éclater de joie et s'enfuir avec le précieux minerai.

Heureusement sir William, plus calme, lui fit un significatif clignement d'œil ; et après avoir encore examiné la pierre, l'Anglais la rendit au vieux nègre.

Sir Darly en savait assez.

Son attention spéciale s'était portée sur la nature de la matière rocheuse qui enclavait le métal brut, et cela seul allait lui donner le moyen de reconnaître les endroits où gisait l'or.

De son côté Mwama s'était livré à la même inspection et avait ainsi acquis la même conviction que son maître.

On était donc impatient de quitter le féticheur, afin d'aller se livrer à des recherches ; mais comme il fallait agir avec la plus grande prudence, on prolongea la conversation pendant un quart-d'heure encore, sur des sujets insignifiants.

Enfin on quitta la demeure du natif en promettant à celui-ci de venir le revoir encore.

Sans aucun soupçon, le féticheur s'en retourna au nettoyage de son couteau, tandis que les explorateurs se hâtèrent de gagner l'intérieur.

Il était temps, car Criquet suffoquait littéralement.

Ses joues étaient rouges comme des cerises et ses poumons battaient la charge.

A vrai dire, sir William, malgré son calme apparent, n'en était pas moins ému.

Tous deux se regardaient, avec dans les yeux un monde d'idées.

Si Criquet avait osé, il eût sauté de joie.

— La fortune ! La richesse ! La gloire ! s'écria-t-il.

— Encore faut-il la trouver d'abord, répondit sir William.

— Nous la trouverons, n'est-ce pas ? riposta le Bruxellois avec une petite pointe d'anxiété.

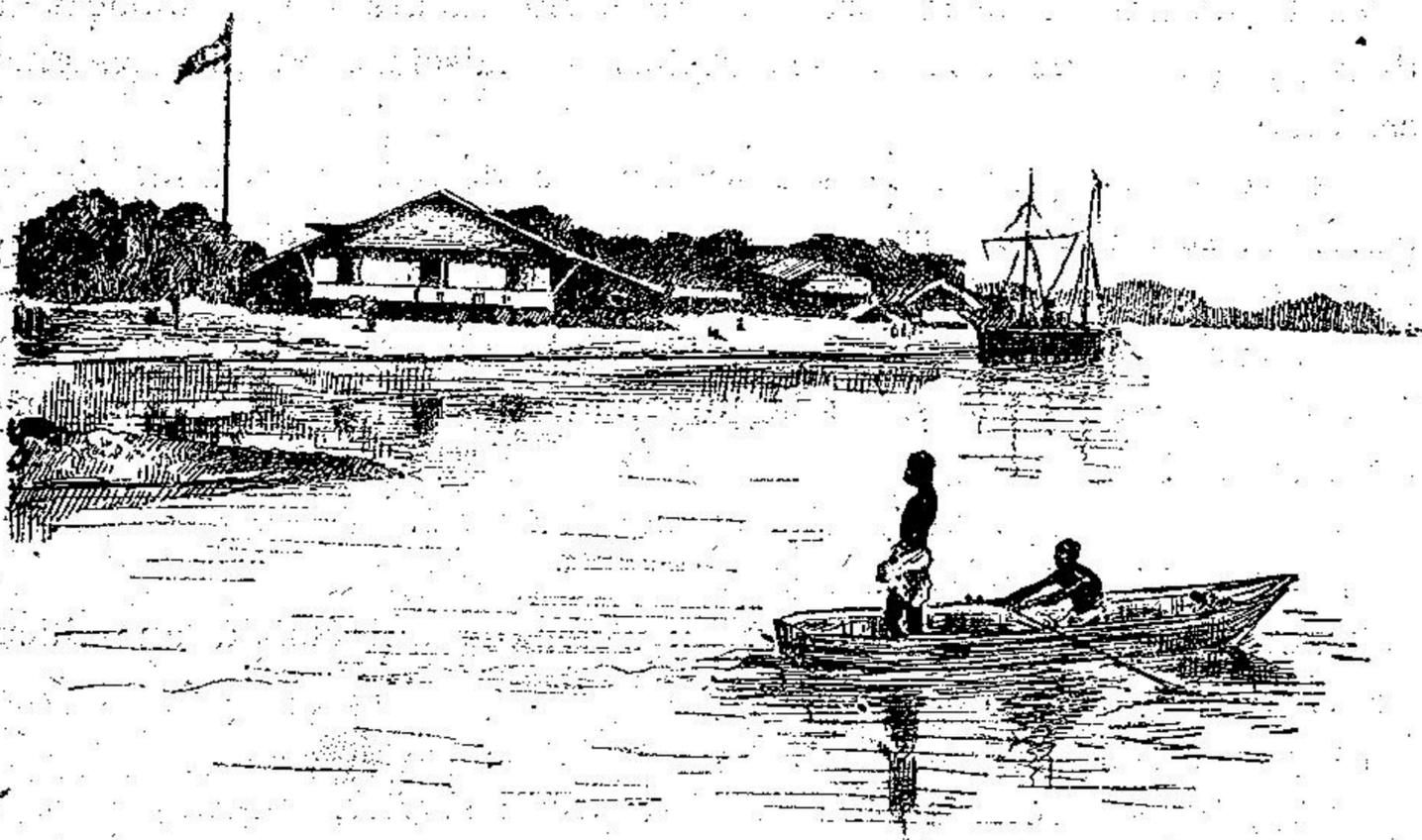
— Je l'espère, mon ami.

— N'en n'êtes vous donc pas certain ?

— Si, si ! exclama l'Anglais à son tour.

Il fallut cette affirmation catégorique pour tranquilliser Criquet.

On tint donc conseil.



NOUS CONSTRUIRONS UN PORT LIBRE. (P. 447.)

Comme l'après-midi venait à peine de commencer, on avait encore devant soi un temps relativement long avant de devoir retourner au camp, ce qui amena la résolution d'entreprendre de suite les fouilles, ou pour mieux dire les recherches.

Etant donné que les explorateurs n'étaient pas munis de pioches, on devait se borner à chercher les endroits qui présentaient la même nature de roches que celle dans laquelle se trouvaient les morceaux d'or exhibés par le féticheur.

Une fois ces endroits découverts, on s'arrangerait pour le reste, et l'on pourrait y retourner le lendemain, avec les outils nécessaires.

— Quoiqu'il en soit, dit Criquet, quel triomphe pour nous, si nous pouvions, ce soir déjà, mettre sous les yeux de nos amis, quelques minerais d'or !

— Nous allons l'essayer, répondit sir William.

— Je suis persuadé que la bonne fortune nous guidera.

— Dans tous les cas, nous aboutirons à un résultat quelconque.

— Et que ferons-nous de tout cet or ?

— Nous l'emporterons, que diable !

— Il faudra des canots supplémentaires pour le charger.

— Parbleu ! Nous en achèterons.

— C'est juste, puisque nous serons suffisamment riches.

Tout en causant de la sorte, les trois chercheurs d'or s'enfonçaient dans la partie de l'île où les roches se faisaient de plus en plus serrées.

Les yeux écarquillés, ils s'efforçaient de découvrir les minerais en question, scrutant le terrain, allant d'une pierre à l'autre, remuant, fouillant avec une ardeur soutenue.

— Vous voyez bien que la courte-paille a du bon, fit Criquet.

— Oui, lorsqu'elle désigne la direction choisie par Mwama, répondit l'Anglais.

— Au fait, ce gaillard a une chance infernale.

Mais sir William n'écoutait plus.

Il s'élança vers un endroit de peu d'étendue qui étalait, au milieu de rares herbages, une nudité parfaite.

Promptement il se baissa, et fixant longuement le sol :

— Voici des pierres semblables à celle du sorcier, dit-il.

— Est-il Dieu possible ! s'écria Criquet, qui se baissa à son tour.

— Mon maître à raison, fit Mwama.

Et tous les trois, silencieux, haletants, d'une main nerveuse, se mirent à creuser la roche au moyen de leur couteau de chasse.

Ainsi courbés sur les genoux, travaillant fiévreusement la terre, ils ressemblaient à trois malfaiteurs, préparant, dans l'ombre, une tombe pour la victime qu'ils viennent de tuer.

Mais, contre leur attente, la roche était d'une dureté désespérante.

Malgré leurs efforts soutenus, pas la moindre parcelle ne s'en détacha, et même le manche du couteau de Criquet lui avait sauté en dix morceaux entre les doigts.

Il n'en continua pas moins bravement à opérer, au moyen de la lame.

La sueur perlait au front des explorateurs et tombait en grosses gouttes sur la dalle résistante.

Les bras se fatiguaient à ce labeur pénible, mais le découragement ne se fit pas dans le cœur des travailleurs.

Sans proférer une parole, ils s'échinaient ainsi depuis plus d'une heure déjà, lorsque, sous leurs efforts réunis, un assez gros bloc de minerai se détacha.

D'une main fébrile Criquet et sir William le retournèrent.

On eut dit qu'un courant électrique leur détraquait les membres, tant la secousse était rude.

Là, devant eux, au milieu de cette pierre brute, se dessinaient de larges tâches jaunes, de l'or.

Les trois chercheurs furent émerveillés.

Relevés à moitié, le torse arrondi, les yeux en boule, ils fixaient comme éperdus, le bloc de minerai qui étalait ses trésors.

Ils voulurent parler, mais leur gorge se serrait.

Aucune phrase ne vint jusqu'à leurs lèvres.

Ils se crurent fous.

Plus de dix minutes ils restèrent ainsi, plongés dans cette prostration indéfinissable; puis, cédant au mouvement involontaire de l'homme qui découvre un objet de valeur, ils regardèrent anxieusement autour d'eux, comme s'ils se croyaient espionnés.

La plaine et la route étaient solitaires.

— Personne! jubila sir William. A nous cet or!

— A nous la fortune! compléta Criquet.

Et il se mit à danser comme un insensé.

Peu à peu le raisonnement leur revint et ils se prirent à examiner de plus près le riche minerai.

C'était en effet un morceau de roche parsemé de nombreux fragments d'or brut, dont le poids et la valeur pouvaient s'estimer à une somme plus que raisonnable.

— Ne perdons pas de temps, dit sir William; creusons encore.

— Oui, répondit Criquet, mais si le féticheur ou un autre indigène nous surprenait?

Sir William se gratta le front.

— Diable! Voilà un inconvénient, grommela-t-il.

— Cet inconvénient est facile à prévenir, interrompit Mwama.

Les deux amis ouvrirent toutes larges leurs oreilles.

— Que mon maître Criquet se mette en observation ; mon autre maître et moi, nous continuerons les fouilles, dit le nègre.

— Jamais ! s'écria le Bruxellois, superbement.

— Comment, jamais ? demanda sir William.

— Vous voudriez que je cesse de creuser ; que j'abandonne le plaisir de tâter des doigts cet or, ce cher or ; allons-donc ! Vous, comprenez que je commettrais un crime, un vrai crime, entendez-vous, si je détachais un instant mes regards de ce sol, de ces pierres, de ce métal précieux.

— Mon maître se trompe sur mes intentions, répondit Mwama. J'ai voulu simplement lui épargner un labeur que j'eusse fait à sa place.

— Merci, mon ami, mais je reste. Montes la garde toi-même.

Le serviteur s'exécuta sans tarder et pendant que, caché sur un monticule à proximité, il se mit à observer les alentours, les deux Européens reprirent leur besogne fiévreuse.

Par le fait même de l'enlèvement de la première pierre, les autres suivaient plus aisément, ce qui eut pour résultat qu'au bout de deux heures, les chercheurs d'or avaient autour d'eux un joli tas de minerais.

Pendant qu'ils se reposaient un peu, ils firent l'inspection de leur butin.

Toutes les pierres indistinctement ne contenaient pas des couches aurifères, mais dans la plupart ces couches ou ces amas présentaient un volume relativement considérable.

Mais les explorateurs n'étaient pas encore au bout de leur surprise.

Presqu'au pied de la colline rocheuse un petit cours d'eau serpentait ses eaux argentées et miroitantes.

Criquet, qui tenait en main un gros fragment de minerai, voulut en laver les souillures dans l'onde limpide.

Il se pencha sur le flot, prêt à y plonger sa pierre, mais soudain il s'arrêta tout court en étendant le doigt vers le fond du cours d'eau.

— Venez, sir William ! s'écria-t-il. Encore de l'or.

L'Anglais accourut et fixa, à son tour, le sable sur lequel passait l'eau.

— Dieu de Dieu, c'est vrai ! exclama-t-il.

En effet, le lit du ruisseau charriait une infinité de paillettes jaunâtres, qui brillaient magnifiquement sous les derniers rayons du soleil couchant.

C'était comme un jeu de reflets enchanteurs, qui fascinaient les regards des explorateurs stupéfaits.

Emporté par son ardeur, Criquet descendit la berge et, avec de l'eau jusqu'à moitié jambes, il enfonça sa main avide dans le sable, et en retira une poignée toute pleine.

Ses doigts semblaient dorés, tellement il y avait de la poussière aurifère ;

— Voyez-donc ! fit-il en montrant sa trouvaille à sir William.

— Hurrah ! Hurrah ! exclama l'Anglais en levant les bras.

Criquet plongea de nouveau, et cette fois il y avait non seulement des paillettes d'or, mais encore une grosse pépite.

Les explorateurs ne revenaient pas de leur stupeur, en se voyant littéralement au milieu de tant de trésors.

Ils les palpaient, les mesuraient, les pesaient avec enivrement, et certes, en ce moment, ils oubliaient tout et tout le monde.

L'arrivée de Mwama vint les tirer de leur extase.

— Il est temps de partir, maîtres, dit le serviteur.

— Partir ! Jamais ! s'écria le Bruxellois.

— Jamais ! répéta sir William.

— La nuit vient, continua le nègre, et la route est assez longue.

— Qu'elle vienne ! riposta Criquet.

— Quelle vienne ! ajouta sir William.

Néanmoins il fallut se rendre à la raison.

Les explorateurs récoltèrent autant que possible de leurs riches minerais, s'en bourrèrent les poches de leur veston et de leur culotte, regrettant amèrement qu'elles ne fussent pas plus profondes.

Criquet lui, fourra des pierres jusque dans son chapeau, imité en cela, du reste, par sir William.

Puis ils se mirent bien en tête la situation topographique du lieu, afin de la retrouver facilement.

— Demain matin nous reviendrons, fit Criquet.

— Avec les outils nécessaires, ajouta sir William.

Pour plus de certitude, Mwama cassa une branche d'arbre et la planta en terre, d'une certaine façon.

— Voici notre point de reconnaissance, dit-il.

Le cœur gonflé de bonheur, chargés comme des bêtes de somme, les trois chercheurs d'or reprirent en vacillant la route du village, protégés contre les regards indiscrets, par les ombres de la nuit qui avaient envahi la terre.

— Quelle entrée triomphale ! murmura Criquet.

— J'avais toujours dit que nous trouverions de la matière précieuse, remarqua sir William.

— Avec cette différence que vous la disiez être du diamant.

— De l'or ou du diamant, c'est tout comme.

Et les explorateurs de se glisser péniblement à travers herbes et broussailles.

Criquet se sentait des envies de chanter à pleins poumons un refrain joyeux, mais il en fut empêché par ses compagnons, qui lui prêchaient la plus stricte prudence.

XXXVI

LES NOUVEAUX ROTSCCHILD

La nuit, une nuit noire, s'étendait autour d'eux, lorsque les trois explorateurs arrivèrent au campement.

Avec une certaine curiosité, les camarades attendaient le résultat des recherches.

— Eh bien ? demanda de Sambry, avec un petit air moqueur.

Les excursionnistes ne répondirent rien, mais à leur mine mystérieuse on vit promptement qu'il y avait des nouvelles importantes.

— Chut ! fit Criquet, en mettant son doigt sur les lèvres.

Et, d'un mouvement nerveux, il entraîna vers l'intérieur des tentes, de Sambry suivi des autres Européens.

Décidément, on sentait que quelque chose de sérieux se préparait.

— Faisons de la lumière, reprit Criquet.

Au bout d'une seconde deux lanternes jetaient dans la demeure, leurs reflets blafards.

Tout le monde, piqué d'attente, entourait les trois explorateurs qui se mirent incontinent à vider leurs poches.

Un murmure d'admiration général s'éleva lorsqu'on vit, dans ces morceaux de minerai, scintiller la pierre précieuse.

Les cous se tendirent, les poitrines haletèrent et chacun voulut voir de plus près le riche butin.

Il y avait jusque Cathérine qui se sentit attirée par tant de trésors.

— Nous en aurons pour tous, Mademoiselle Cathérine, et principalement pour vous, fit le Bruxellois.